



Entretien à Björn Larsson sur terrorisme

Notamment sur *Le mauvais œil*
(marzo 2014)

di Marialuisa Bignami

BJÖRN LARSSON, nato a Jönköping nel 1953, docente di letteratura francese all'Università di Lund, filologo, traduttore, scrittore e appassionato velista, è uno degli autori svedesi più noti anche in Italia, dopo il successo de *La vera storia del pirata Long John Silver*, *Il Cerchio celtico*, *Il porto dei sogni incrociati*, i numerosi premi ricevuti e gli altri titoli pubblicati dalla casa editrice Iperborea.

M. Bignami: Pour commencer, une question incontournable: pourquoi as-tu choisi ce sujet et notamment l'épisode de l'attentat? Et le titre?

B. Larsson: Pour commencer avec le titre: *Le mauvais œil*, pour les musulmans, est le symbole du mal. Dans le roman, l'espoir est incarné par la fille de Mireille et d'Ahmed, Fatima. Or, ce qui protège contre le mal, dans la tradition musulmane, c'est "la main de Fatima". C'est la raison pour laquelle, entre autres, on peut trouver une main, qui serait celle de Fatima, collée sur les vitres des bus et des voitures dans les pays musulmans.



La première idée d'écrire ce roman vient en fait de quelques rencontres que j'avais faites en 1999 avec des écrivains algériens lors du festival "Les étonnants voyageurs" à Saint-Malo, dont Rachid Boudjedra, qui me racontait les horreurs de la terreur et les menaces qui pesaient constamment sur les écrivains qui étaient restés en Algérie. Boudjedra lui-même, qui avait onze fatwas sur sa tête, ne dormait jamais deux nuits au même endroit, se promenait avec un revolver dans une poche et une pilule pour se suicider dans l'autre. Quand j'ai écouté ses histoires et celles d'autres écrivains, je me suis dit que je devais, si possible, faire quelque chose pour eux, notamment en prenant sur moi un peu de la menace qui pesait quotidiennement sur eux. Mais au-delà, je me suis dit que si moi, suédois, pouvait comprendre quelque chose à la psychologie des fanatiques et des fondamentalistes - que ce soit Rachid ou Alain - j'aurai démontré la fausseté de leur positions à eux, à savoir qu'il ne sert à rien d'essayer de se comprendre entre ethnies, idéologies ou religions.

M. Bignami: As-tu fait beaucoup de recherches historiques pour ce roman? En dehors des recherches historiques (pour lesquelles je te fais confiance), peux-tu citer des sources littéraires qui t'ont servi de modèle, si tu en a eu?

B. Larsson: Comme toujours, j'ai beaucoup lu pour écrire ce roman, dont le *Coran* plusieurs fois et un nombre d'études sur l'islamisme, sur le Front national en France, sur la guerre d'Algérie et sur la terreur islamistes et la contre-réaction de l'armée. Mais j'avais également lu une vingtaine de romans maghrébins, pour essayer de me documenter sur ce qui se passait aussi bien en Algérie qu'en France. Cela était d'autant plus nécessaire que je ne connaissais pas personnellement la réalité algérienne et n'avais aucun ami arabe à qui me référer. Il fallait donc faire tout ce que je pouvais pour comprendre mes personnages et me mettre dans leur peau, y compris dans celle d'un islamiste comme Rachid et d'un raciste nationaliste comme Alain.

M. Bignami: C'est la dimension historico-politique du terrorisme qui t'intéresse ou plutôt la psychologie des terroristes et, parallèlement, celle des délateurs? Pourquoi as-tu choisi précisément Condorcet pour le nom de la gare?

B. Larsson: Pour Eole, comme le chantier était dénommé, c'est tout simple: le chantier a vraiment existé, comme je le décris dans le roman, et j'ai pu le visiter grâce à un ami proche, qui était chef de chantier et qui travaillait là pendant de nombreuses années. En plus, mon ami a mis à ma disposition des documents, des cartes et des vidéos qui montraient toute l'évolution de la construction. Pour ce qui est de la dimension historique et politique, je dirais que mon roman n'est pas d'abord un roman sur le terrorisme, mais sur la manière que nous autres – incarnés par Georges, Mireille ou Fatima – doivent agir par rapport au terrorisme. D'ailleurs, je préfère parler d'extrémisme et de fanatisme, plutôt que de terrorisme; le personnage d'Alain est



aussi important dans l'histoire que celui de Rachid, mais pas plus que les autres personnages du roman.

M. Bignami: Les espaces souterrains du métro en construction, dans leur géométrie, constituent-ils une sorte de dystopie ou de monde à l'envers? Cet aspect t'a-t-il intéressé?

B. Larsson: Ce qui m'a intéressé au début était le fait que sur le chantier travaillaient des Français, des Algériens et des Portugais, ce qui a parfois créé des tensions fortes entre les trois groupes, comme dans la société en général (sans qu'il y ait une correspondance exacte). Mais après, quand j'ai raconté à mon ami la trame du roman, j'ai su que les responsables du chantier, après l'attentat terroriste dans le métro parisien quelque temps auparavant, avaient eux aussi peur que le chantier devienne la cible d'un attentat. Par là, l'énorme chantier que j'avais choisi pour cadre de mon roman, devenait subitement plus réaliste. Il faut savoir que j'ai écrit mon roman avant le 11 septembre 2001, où personne ne pouvait imaginer un attentat d'une telle envergure. Malheureusement, j'ai - encore une fois - imaginé le possible.

M. Bignami: Pourquoi ne parle-t-on jamais des faits historiques qui sont derrière les actions terroristes? Ou bien le roman veut-il plutôt être une réflexion générale sur le sujet et tu ne désires pas t'arrêter sur des cas particuliers?

B. Larsson: Un roman, selon moi, ne doit pas être un document sur l'actualité contemporaine ou historique. Le sujet du roman est avant tout les rapports humains entre les personnages. S'il y a bien une question qui traverse le roman, c'est celle posée à la fin, à savoir que doivent faire les "bons" face aux "méchants", et cela, évidemment, est une question universelle qui dépasse de loin l'actualité du terrorisme. Il n'empêche que la réalité historique est présente à travers les personnages. Rachid, l'islamiste terroriste, n'aurait pas été possible vingt ans plus tôt. La personnalité d'Ahmed a bien sûr été fortement marquée par les expériences et les espoirs liés à sa lutte dans la FNL pour l'indépendance de l'Algérie.

M. Bignami: Pourquoi fais-tu échouer l'attentat? S'agit-il d'un message de pacification et d'espoir d'intégration de la violence dans le tissu social? Ou bien s'agit-il tout simplement du symbole de l'échec de cette violence?

B. Larsson: Il n'y a pas de message sous-entendu à l'échec de l'attentat. Cependant, en me mettant dans la peau du personnage de Rachid, j'ai cru comprendre qu'il y avait, malgré tout, une fissure dans son fanatisme – contrairement à celui d'Alain, qui, lui, n'avait aucune excuse. Mais l'échec est aussi, plus directement, dû au choix courageux d'Ahmed qui comprend que cela ne sert à rien de seulement essayer de sauver sa fille – à la longue, si tout le monde reste égoïste, sans essayer de résister au mal, sa fille aura aussi à payer le prix. Mais le choix d'Ahmed va plus loin que cela: c'était aussi une



décisions que je devais prendre, moi, en écrivant le roman. J'ai une fille moi-même et je devais tenir compte de la possibilité que mon roman suscite des réactions comme celle contre Salman Rushdie. En décidant d'écrire le roman, j'ai donc, d'une certaine manière, pris la même décision qu'Ahmed.

M. Bignami: Sur le plan de la narration, peut-on dire que tu as choisi le personnage d'Ahmed pour exprimer ton point de vue à l'intérieur du roman?

B. Larsson: Non, au contraire. Si on lit le roman soigneusement, on s'apercevra que chaque personnage est toujours raconté de son point de vue à lui ou à elle, et jamais de celui d'un narrateur omniscient. Pour réussir ce roman, il fallait absolument que je m'abstienne de juger ou de commenter les personnages de l'extérieur, et que je les laisse agir et parler tels qu'ils sont. Laisser le lecteur libre de ses jugements de valeur, esthétiques et éthiques, est bien sûr une exigence pour tout roman, mais ici, vu le sujet controversé, il était encore plus important que d'habitude. A la rigueur, je voulais que même un islamiste ou un raciste nationaliste puisse se reconnaître pleinement dans mes portraits de Rachid et d'Alain.

Marialuisa Bignami, già professore ordinario di Letteratura Inglese presso la Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli Studi di Milano, ha pubblicato, tra il resto, su Defoe e Conrad. Tra le sue più recenti fatiche ricordiamo *Un compagno segreto. Saggi su Joseph Conrad* (CUEM, Milano, 2007) e la traduzione de *Il compagno segreto* di Joseph Conrad (Marsilio, Venezia, 2007).

amonline@unimi.it